

Cinq flashes sur des « Saints » vinctiens moins connus

par Robert P. Maloney, C.M.

Supérieur Général

En 1918, l'historien, Lytton Strachey, affirmait qu'en écrivant l'histoire, moins est souvent plus. En d'autres termes, la sélection véritable est beaucoup plus importante que le volume. Il écrivait : « Ce n'est pas par la méthode directe d'un récit scrupuleux que l'explorateur du passé peut espérer décrire une époque spécifique (ou une personne). S'il est sage, il adoptera une stratégie plus subtile... Il ramèra dans le grand océan de matériaux et y plongera toujours plus profondément, ici et là, un petit seau qui ramènera à la lumière du jour, quelques spécimens caractéristiques... pour être examinés avec une curiosité minutieuse »¹.

Sûrement, peu d'évènements en disent plus sur une personne que sa mort. La mort ne clôture pas seulement la vie, mais elle la définit. Les chrétiens ont toujours regardé le martyr comme la forme suprême de la suite du Christ. Dès les tous premiers débuts, les martyrs ont captivé l'imagination chrétienne et ont inspiré à d'autres un héroïsme incroyable en vivant les Évangiles jusqu'à la mort même.

Quelques-uns, parfois, renoncent à leur foi plutôt que de mourir comme martyr. Mais pour d'autres, même pour certaines personnes ayant vécu jusque là une vie qui semblait médiocre, la mort est leur heure la plus sublime. Shakespeare dit de Macbeth : « Rien dans sa vie ne l'honore plus que la façon dont il l'a quittée : il est mort en homme qui s'était étudié à mourir, jetant son bien le plus précieux comme un futile colifichet »².

Dans cette brève conférence, je vous propose un flash sur la mort de cinq martyrs moins connus de notre Famille Vinctienne. Comme l'auteur de la seconde lettre de Pierre l'exprime, chacun d'eux, en

¹LYTTON STRACHEY, *Eminent Victorians* (1918), cité par JOSEPH ELLIS, *Founding Brothers* (New York : Vintage, 2000), ix.

²*Macbeth*, Act. I, Scène IV (Forres. Le palais).

période de persécution, était « comme une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à poindre et que l'astre du matin se lève dans vos cœurs »³.

1. Thaddeus Lee

Nous connaissons très peu Thady Lee et ce que nous en savons est incertain. Dans les écrits de saint Vincent, il apparaît une fois seulement, dans un post-scriptum d'une lettre écrite par Vincent le 22 mars 1652 à Lambert aux Couteaux, Supérieur en Pologne.

*Le pauvre frère Lye étant en son pays, est tombé ès mains des ennemis, qui lui ont écrasé la tête et coupé les pieds et les mains en la présence de sa mère*⁴.

Thaddeus Lee est né en 1623 à Tuogh, Irlande (près de Adare, dans le Comté de Limerick). Il est entré dans la Congrégation de la Mission le 21 octobre 1643, et a fait ses vœux le 7 octobre 1645. Pendant qu'il était étudiant (c'est pour cette raison que saint Vincent l'appelle « Frère »), il fut envoyé en Irlande. Il était probablement parmi les huit missionnaires dont parle saint Vincent dans sa lettre du 15 octobre 1656 à Edmund Dwyer, évêque de Limerick⁵. Malheureusement, la liste de ceux qui composaient ce groupe est incomplète, bien que saint Vincent mentionne que cinq étaient Irlandais. Il est certain que Thady Lee était en Irlande en 1651, quand un des généraux de Cromwell, Henry Ireton, assiégea et s'empara de Limerick. En premier, saint Vincent pensait que la plupart des confrères étaient parmi ceux « que les Anglais ont fait mourir à la prise de Limerick »⁶, mais par la suite il reçut la nouvelle que plusieurs s'étaient échappés. C'est dans ce contexte qu'il a annoncé à Lambert aux Couteaux le martyre du « pauvre Frère Lye ».

En 1747, Pierre Collet écrit ceci sur la mort de Lee :

Des trois prêtres qui étaient demeurés en Irlande, il n'y en eut que deux qui revinrent à Paris, après avoir essuyé à Limerick ce



³2 Pierre 1,19.

⁴SV IV, 343.

⁵SV III, 79-80.

⁶SV IV, 341.

que la peste et la guerre ont de plus terrible. Le troisième y finit sa carrière ; les autres se déguisèrent et s'échappèrent comme ils purent. Un d'eux se retira dans son pays avec le grand-vicaire de Cassel. L'autre ayant tiré du côté des montagnes trouva une dame de piété, qui le reçut charitablement et le cacha pendant deux mois. Un frère (Thady Lye) qui les servait fut moins heureux, ou plutôt il le fut davantage. Découvert par les hérétiques, il fut massacré sous les yeux de sa mère. On lui écrasa la tête, après lui avoir coupé les pieds et les mains. Traitement inhumain et barbare, qui apprit aux prêtres ce qu'ils auraient à souffrir, si on pouvait se saisir d'eux⁷.

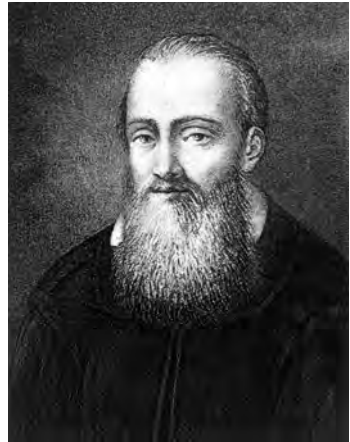
Lors d'une session de Conseil Provincial tenu à Saint Joseph à Blackrock le 7 novembre 1917, cette décision laconique a été prise : le cas du Frère Lee, martyrisé près de Limerick, serait considéré et des enquêtes supplémentaires seraient faites en vue de promouvoir sa béatification. Mais, Thaddeus Lee ne sera peut-être jamais béatifié car nous savons trop peu de choses sur lui.

Alors, le premier martyr de notre Famille Vincentienne était un séminariste que saint Vincent a connu personnellement à Paris. Il est mort loin des ses compagnons et a été torturé sous les yeux de sa mère.

2. Jean Le Vacher

Beaucoup de personnes doutent aussi que Jean Le Vacher soit un jour béatifié, même si en 1885 le Supérieur Général, Antoine Fiat, avait écrit : « Le Père Jean Le Vacher était un saint véritable et un martyr glorieux. Comme j'aimerais introduire la cause de sa béatification ! Parmi les fils de saint Vincent, il me semble, qu'il n'y a personne plus digne que lui ».

Jean est né en France, dans le Val d'Oise, le 15 mars 1619, et est entré dans la Congrégation de la Mission avec son frère Philippe le 5 octobre 1643. Il a été ordonné prêtre en 1647 et est allé presque aussitôt à Tunis. Dans l'année qui suivit son arrivée, le Supérieur de la Mission y mourut, de même que le Consul de France. Ainsi Jean, à l'âge de



⁷PIERRE COLLET, *La Vie de Saint Vincent de Paul*, Nancy 1748, II, 471-472.

29 ans, devint la tête de la mission et Consul de France. Deux années plus tard, il devint aussi Vicaire Apostolique. En 1666, il retourna en France, mais deux ans après, il fut envoyé à Alger comme Vicaire Apostolique d'Alger et de Tunis. En 1673, il devint le Consul de France à Alger. C'est la racine des problèmes qui entourent sa béatification. Jean était un missionnaire zélé, travaillant particulièrement parmi les esclaves de la capitale qu'il estimait aux alentours de 15 000. Mais il était aussi le Consul, une position politique difficile en un temps où les relations entre la France et l'Algérie s'étaient considérablement détériorées.

Fin juillet 1683, la guerre éclata lorsque la flotte française commença à bombarder Alger. Au même moment, une épidémie de peste ravageait la ville. Les forces turques envoyèrent comme médiateur Le Vacher, pour négocier la paix. Avec deux diplomates turcs et un interprète, il arriva, sous un drapeau blanc, au navire de l'Amiral français. L'amiral Duquesne fut inflexible dans les négociations et hurla à Le Vacher avec dédain : « Vous êtes plus un Turc qu'un chrétien ! ». Les Français furent déçus par un des diplomates turcs, appelé Mezzomorto, qui avait promis de travailler avec eux pour qu'ils puissent regagner le contrôle d'Alger. Mais une fois revenu à terre, il prit lui-même le pouvoir et recommença à faire feu sur la flotte. Quand les Français ripostèrent, Le Vacher et quelques autres citoyens français qui étaient restés dans la capitale furent arrêtés.

Le martyre de Le Vacher eut lieu le 16 juillet 1683, au coucher du soleil, sur une petite jetée dans le port. Il lui fut demandé de renoncer à sa foi et de se déclarer musulman. Au lieu de cela, il dit au revoir aux esclaves chrétiens d'une voix claire et forte et les exhorta à demeurer fermes dans leur foi. Il fut lié à un cadre de bois qui fut alors attaché à la bouche d'un canon. Puis, il y eut un moment touchant que je trouve encourageant de rappeler aujourd'hui, au milieu de tous les conflits du Moyen Orient et d'Afrique du Nord. Les témoins affirment qu'aucun des Musulmans présents ne voulait allumer le canon. Un groupe de Juifs était aussi présent, mais aucun d'eux ne voulut le faire. Finalement, un Chrétien renégat fit le travail. Le Vacher explosa en morceaux. Dix autres Français subirent la même mort que lui.

La Campagne française fut finalement un échec, puisque l'Amiral Duquesne dut retourner en France à cause d'un manque de ravitaillement.

En réalité la cause de béatification de Jean Le Vacher a commencé en 1923, mais depuis peu de progrès ont été réalisés.

En raison de son rôle politique, certaines personnes se demandent s'il est réellement un martyr. En lisant les récits de sa mort, moi, j'ai peu de doute : il est mort en professant courageusement sa foi et encourageant les autres à la professer aussi.

3. Sœur Marguerite Rutan

Marguerite Rutan est née à Metz en 1736. Là, à l'âge de 20 ans, elle fait son postulat dans un hôpital comme Fille de la Charité. Un an plus tard, pour son anniversaire, elle est entrée au séminaire de Paris et juste cinq mois après, elle a été envoyée servir dans un hôpital de Pau. Elle eut le bonheur de voir ses deux sœurs entrer, très peu de temps après elle, dans la Compagnie et la tristesse de les voir mourir jeunes. De Pau, elle fut mutée dans plusieurs autres hôpitaux, pour arriver enfin à Dax où elle devint Sœur Servante en 1779.



Dix ans plus tard, avec le déclenchement de la Révolution, la vie devint toujours de plus en plus difficile pour les sœurs. Les ressources pour la gestion de l'hôpital étaient rares. Le gouvernement fournissait de moins en moins de fonds. Après le 3 octobre 1793, toutes les sœurs assurant la gestion des hôpitaux et des écoles étaient obligées de choisir entre prêter serment ou quitter les institutions qu'elles servaient. Sœur Marguerite et ses compagnes refusèrent de prêter serment. Après cela, elles furent l'objet d'une surveillance constante, mais leurs prestations dans l'hôpital étaient si nécessaires qu'on leur permit de continuer. Cependant, en définitive, Sœur Marguerite fut arrêtée le 24 décembre 1793, sous la charge de « corrompre et ralentir l'esprit révolutionnaire et républicain des militaires qui allaient dans cet hôpital ». En réalité, ce qui s'était passé c'est qu'un groupe de soldats, pour exprimer leur gratitude pour les soins reçus à l'hôpital, revinrent chanter quelques chansons pour les sœurs. Sœur Marguerite après les avoir écoutés, leur offrit quelques rafraîchissements et aussi un peu d'argent. Ce fut son crime. Elle fut emmenée à la prison des Carmes.

Au début de mars 1794, une guillotine avait été construite sur la Place Poyanne à Dax. Simultanément, de nombreux prisonniers furent transférés à Pau, faisant à pied le voyage, mais Sœur Rutan fut laissée à la prison des Carmes, signe que son sort était bel et bien décidé.

Après un bref procès, son nom fut ajouté à la liste de ceux qui devaient être guillotiner. Une commission extraordinaire arriva à Dax pour revoir les cas de ceux qui étaient passibles d'une peine capitale. Le 9 avril, après une brève audition au cours de laquelle les mêmes charges furent réitérées, Marguerite fut condamnée à mort. La sentence devait être exécutée immédiatement. Avec le Curé de Gaube, lui aussi condamné, ils furent liés dos à dos, placés dans une charrette et, entourés de soldats, furent emmenés hâtivement sur le lieu d'exécu-

tion au son des tambours. Après avoir été la première témoin de la mort du Curé, elle demanda au bourreau de ne pas la toucher et elle-même retira le châle de ses épaules. Puis, elle mit sa tête sous la guillotine et fut exécutée.

Ce que je trouve de plus remarquable en lisant les récits de la mort de Marguerite c'est sa dignité. Elle semble n'avoir été nullement ébranlée, traitant les autres gentiment, exprimant sa pensée clairement et résolument jusqu'à la fin.

4. Sœur Martina Vázquez Gordo

Sœur Martina est née à Segovia, Espagne, le 30 janvier 1865. Elle entra chez les Filles de la Charité en février 1896. Martina était très respectée par ses pairs. Étant jeune sœur elle fut nommée Supérieure du Collège de la Milagrosa à Zamora. Par la suite, elle fut Supérieure à l'hôpital de Melilla. Elle revint à Madrid et fut un membre du Conseil Provincial et Assistante de la Maison Provinciale. En maintes occasions la Reine sollicita ses conseils. Finalement, elle devint Supérieure de l'hôpital à Segorbe où elle lança de nombreuses œuvres.



Ceux qui vivaient avec elle, attestent qu'elle était très intelligente et entièrement absorbée par ses travaux avec les pauvres. Ils affirment qu'elle était très directe même avec ceux qui exerçaient une autorité. Ses parents ont, avec une grande admiration, transcrit ses qualités humaines.

Après le déferlement de la Guerre Civile en Espagne, les sœurs demeurèrent à l'hôpital de Segorbe, où Sœur Martina, alors âgée de 71 ans, continuait à servir. Le 27 juillet 1936, des miliciens prirent d'assaut l'hôpital, avec des pistolets braqués, et expulsèrent les sœurs, les laissant dans la rue. Elles trouvèrent refuge chez un ex étudiant d'une de leurs écoles où elles restèrent recluses jusqu'en octobre.

Puis une nuit, les miliciens firent irruption dans la maison et se dirigèrent tout droit dans la chambre où Martina était couchée. Par ironie du sort, elle avait récemment soigné à l'hôpital un des chefs du groupe, appelé « Marchen ». Ils crièrent : « Levez-vous ! Habillez-vous, et suivez-nous pour faire une déposition ». Elle répliqua : « Venez-vous pour me faire faire une déposition ou pour me tuer ? ». Les adieux de

Martina à ses sœurs furent simples : « Au revoir. Nous nous reverrons au ciel ». Elle fut poussée dans une voiture.

Quand ils atteignirent la route principale, au dehors de la ville, Martine dit à son escorte : « Allez-vous me tuer ? Si oui, il n'est pas nécessaire d'aller plus loin. Faites-le ici ». Ils s'arrêtèrent et la lièrent à un arbre. Ils voulaient qu'elle se tourne pour qu'ils puissent lui tirer dans le dos, mais elle refusa. Au contraire, elle dit : « Je veux voir les visages de ceux qui me tuent car ce sont les visages de ceux que j'ai nourris tant de fois pour tuer leur faim ». Après s'être signée, elle déclara : « Maintenant, vous pouvez tirer ». Ils la fusillèrent. C'était le 28 octobre 1936.

Qu'est ce qui me frappe le plus en lisant les récits de la mort de Sœur Martina ? C'est absolument incompréhensible. Elle fut tuée par des fanatiques qui étaient implacables pour promouvoir leurs idéaux, et combattaient, souvent haïssaient, ceux qui avaient d'autres idéaux. L'idéal de Martina, servir les pauvres chaque jour comme Fille de la Charité, était très clair pour elle. Elle était prête à mourir pour cela.

5. Joseph Chow Tsi-Che

N'avez-vous jamais désiré être pape ? J'ai entendu des Catholiques dire, habituellement avec un petit sentiment de frustration et un petit brin d'humour : « Si j'étais pape pendant une semaine, voici ce que je ferais... ! ». Évidemment, cette proposition n'a été jamais faite à aucun de nous !

Mais en fait, on l'a proposée à un de nos Lazaristes.

Joseph Chow est né en 1891 à Shijiazhuang. Il fit ses vœux dans la Congrégation de la Mission en 1915 et fut ordonné prêtre quatre ans plus tard. Après avoir été professeur au Petit Séminaire de Shijiazhuang et ensuite professeur de philosophie au Grand Séminaire de Chala, Beijing, il fut ordonné évêque en 1931 et auparavant servit comme Vicaire Apostolique à Baoding non loin de son lieu de naissance. En 1946 il fut nommé Archevêque de Nanchang, beaucoup plus loin dans le sud, une ville où je me suis arrêté il y a quelques années.

En 1950, aussitôt après l'instauration du gouvernement révolutionnaire en Chine, Joseph Chow reçut la proposition d'être pape. Une



délégation de Beijing vint le voir. Un écrivain de l'époque relate leur conversation comme suit :

- *Vous qui êtes si bien doué, vous êtes tout désigné pour prendre la tête des 'chinois progressistes'. Ne voudriez-vous pas devenir le Pape de la Chine ?*
- *Croyez-vous que j'ai pour cela les qualités nécessaires ?*
- *Mais certainement.*
- *Dans ce cas, j'aimerais mieux devenir le Pape du monde entier.*

La délégation partit, furieuse de son refus. Dès lors, il fut sous surveillance constante. En mai 1951, il fut arrêté, jugé, déclaré coupable et jeté en prison. Les charges contre lui étaient d'avoir écouté la *Voix de l'Amérique*, d'être opposé à la réforme de l'Église, et d'avoir recruté des membres pour la Légion de Marie. Il resta en prison, fut condamné aux travaux forcés pendant 22 ans. Juste avant sa mort, il fut libéré (pour ne pas mourir en prison) et fut transporté chez un Chrétien de Nanchang. C'est là qu'il est mort.

Voici ce qui me frappe le plus chez Joseph Chow : il renonça à une proposition très prestigieuse : il aurait pût être le Pape de la Chine. Par conséquent, il a enduré une mort longue et pénible. À la fin, le Gouvernement, en le libérant de sa prison quelques jours avant sa mort, a voulu le priver du titre de « martyr », mais aujourd'hui nous reconnaissons qu'il en est précisément un.

Tertullien nous dit que « le sang des chrétiens est une semence »⁸. Les martyrs nous encouragent. Leur force germe dans nos cœurs. Ils démontrent que certaines choses valent la peine de mourir pour elles. Par leur témoignage, ils proclament que la fidélité à nos engagements est beaucoup plus importante que la vie elle-même. Dans l'obscurité des persécutions ou sous les régimes oppressifs, les martyrs sont comme des éclairs qui illuminent le ciel de nuit. Ils sont comme une étincelle électrique qui nous fournit l'énergie pour continuer à vivre. Notre Famille Vincentienne a été bénie par beaucoup de ces martyrs, depuis l'époque de saint Vincent jusqu'à nos jours. Aujourd'hui, je prie pour que cette grande « nuée de témoins »⁹ nous fortifie tous pour être fidèles, quel qu'en soit le prix, même jusqu'à l'extrême.

(Traduction: CURIE GÉNÉRALE DE LA C.M., Rome)

⁸Apologie 50, 13.

⁹He 12,1.